

Entre l'ici et l'ailleurs

Sherry Simon

Number 219, March–April 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16983ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Simon, S. (2008). Entre l'ici et l'ailleurs. *Spirale*, (219), 11–11.

Entre l'ici et l'ailleurs

par Sherry Simon

J'entends sa voix posée et chaleureuse qui me répond au téléphone, ce « oui » confiant et ouvert, au rythme lent et musical. Parler avec Pierre, être en sa présence — à distance ou de près —, c'était recevoir sa pleine attention, dans la chaleur et la générosité du moment présent. Il était disponible, tourné vers les autres. Dans son écriture aussi, on entendait cette ouverture, et la grande affection qu'il manifestait à ses amis. L'écoute et la lecture chez Pierre entraînaient le plus souvent un mouvement de sympathie. Alors qu'il était directeur du département à Concordia, les étudiants de premier cycle en traduction avaient décidé de créer un petit journal. On lui a demandé d'y contribuer par un texte. Plutôt que d'adresser un mot de salutations officielles, Pierre a pris le temps d'écrire une belle réflexion sur les mots et leurs significations — parfois contradictoires. Il a rappelé, entre autres, que le mot « *contre* » voyait son sens complètement transformé quand il était employé dans l'expression « *tout contre* ». C'est évidemment du côté « *tout contre* » que Pierre aimait se tenir.

Notre amitié a pris naissance dans le corridor entre nos bureaux à Concordia au cours des années 1980. C'était l'époque des grands bouleversements au Québec, à la suite de l'adoption du projet de loi 101, devant lesquels nous nous sommes retrouvés, Pierre et moi, spectateurs fascinés. Au hasard des rencontres, sur le pas de nos portes, on commentait des éditoriaux de Lise Bissonnette, on discutait d'une pièce de Marco Micone ou d'un essai de Harel, Nepveu, Robin ou Fulvio Caccia. On parlait de nos étudiants aussi, ces représentants d'une espèce nouvelle, des enfants d'immigrants grecs, italiens ou portugais, qui parlaient trois langues et qui, après avoir suivi l'enseignement primaire en anglais, le secondaire en français et le cégep en anglais, avaient décidé de venir étudier dans un département d'études françaises d'une université anglophone. Pourtant, dans les discours officiels des communautés en place, aucun écho de ces nouvelles réalités. On constatait un écart béant entre les sphères politiques et culturelles, et comme plusieurs autres on essayait de trouver des mots pour décrire cette réalité en mouvement — et la littérature qui en témoignait. « *Métissage* », « *mineur* », « *hétérogène* », « *langue commune* », « *faible* », « *dialogique* », « *baroque* » : chaque terme essayait de rendre compte d'un aspect de ces nouvelles réalités qui prenaient vaguement forme autour de nous.

Nous étions très conscients, Pierre et moi, de percevoir la scène québécoise à partir de passés différents, et nous étions d'autant plus étonnés de partager les mêmes impressions, la même curiosité et les mêmes anxiétés. De ces discussions sont nés des projets de recherche qui étaient avant tout des occasions de poursuivre et d'élargir nos conversations, parfois en compagnie d'amis, dont Robbie Schwartzwald, Alexis Nouss, David Leahy et Danielle Fournier, et souvent autour d'un repas. Lui qui était déjà un critique reconnu, ayant publié un livre majeur sur Ferron, s'engageait avec nous — des débutants — dans une aventure marquée par la plus parfaite complicité. Il me vient à l'esprit, maintenant, en me souvenant de ces nombreuses rencontres au cours des années, que, face à ce groupe hétéroclite, Pierre n'a

jamais invoqué le privilège de l'ancienneté ou de l'enracinement. Nous partagions le même espace de parole. Pierre nous faisait don, durant ces années, de ses immenses connaissances, mais il offrait aussi sa curiosité et son ouverture.

Les projets en collaboration ont duré une douzaine d'années — et les questions de Pierre, ses formulations élégantes, l'élan de ses écrits, ont été une source constante d'inspiration. Fidèle à ses auteurs préférés, et surtout à Jacques Ferron, Pierre a élaboré un langage critique tout à lui, un langage qui lui permettait de dire son amour pour des auteurs à l'imaginaire audacieux, tout en faisant l'éloge du mineur, du complexe et de l'incertain. Très tôt interpellé par les voix d'auteurs nés ailleurs qu'au Québec, Pierre a été formel : impossible d'examiner l'apport de ces derniers sans reconnaître la diversité, la « *transculturalité* » de l'histoire québécoise de toujours. Il proposait souvent des lectures croisées entre auteurs de diverses catégories — qui avaient en commun de parler à partir d'un lieu d'énonciation fragile. D'Antonio d'Alfonso, il aimait à citer la phrase : « *On ne peut pas savoir où on va sans savoir d'où on vient...* » Et Pierre illustrait si bien cette pensée dans des projets de critique qui faisaient le pont entre l'ici et l'ailleurs, le passé et le présent. Mais précisons tout de suite : il s'agissait d'un « *ici* » qui n'avait rien d'une évidence, mais relevait bel et bien d'une réalité en constante transformation tout comme le « *passé* » dont il était issu.

La voix qui soutenait ces réflexions assurait aux écrits de Pierre un ancrage dans le monde concret et affectif. Ponctuant, par exemple, son article marquant, « *Pour une cartographie de l'hétérogène* » (paru dans notre collection « *Fictions de l'identitaire* » et couronné du prix de l'APFUCC), accompagnant une enquête sur les identités éclatées de Charron, de Théoret, de Robin, ce « *je* » narratif rappelle une conscience critique forte et — en soulignant le fait que le travail critique a lieu dans un contexte d'enseignement (les cours de littérature québécoise) — il expliquait aussi le pourquoi de l'enquête. En même temps, ce « *je* » était signe d'un profond recueillement. Il ralentissait la lecture, exigeait des moments de pause et donnait à toutes les interventions de Pierre un réel lyrisme.

La forme de l'essai lui convenait parfaitement, puisqu'il pouvait allier cette force subjective à ses grandes capacités d'analyse. Ses recensions dans *Spirale* — des critiques de livres et de pièces de théâtre — portent également la vigueur d'une plume incisive et généreuse. Et ce lyrisme, il en faisait preuve aussi dans les moments où il devait prendre la parole, à titre de directeur du département, par exemple, ou de directeur de *Spirale* — préparant toujours des propos sensibles et généreux — ou tout simplement lors des soupers qu'il avait tant de plaisir à offrir, en compagnie de la famille qu'il adorait.

« *La voix*, dit Alistair Reid, traducteur de Borges et de Neruda, est sans doute la plus essentielle et la plus durable incarnation de l'existence. » On entendra longtemps encore la voix de Pierre L'Héroult, à la fois dans ses écrits, et dans l'écho des paroles qu'il nous a données au cours des années d'amitié. ●